

1

Cora Gundersun franchit une barrière de feu sans ressentir la moindre brûlure, sans même que sa robe blanche s'enflamme. Loin d'avoir peur, elle éprouvait un sentiment d'excitation intense en lisant de l'admiration dans les yeux de ceux qui l'observaient.

Dixie, son teckel doré à poils longs, la tira de son sommeil en lui léchant la main. Il se fichait bien des rêves de sa maîtresse. L'arrivée du jour signalait l'heure du petit-déjeuner et de la sortie matinale, deux plaisirs que Dixie n'aurait échangés pour rien au monde. Cora lui avait pourtant déjà rapporté en détail ce songe étrange qui hantait ses nuits depuis quelque temps.

À quarante ans, Cora compensait son physique ingrat par un dynamisme sans faille. Elle se leva d'un bond en voyant le chien descendre du lit, enfila les bottines fourrées qui lui servaient de chaussons en hiver et suivit le teckel.

L'espace d'un instant, elle eut l'intuition qu'un étranger l'attendait dans la cuisine et qu'un malheur s'apprêtait à la frapper.

La cuisine était vide, comme de juste. Cora n'était pas de nature inquiète, elle était même la première à critiquer ceux qui voyaient le mal partout. Elle remplit un bol d'eau fraîche et un autre de croquettes pour sa chienne, et celle-ci marqua son impatience en fouettant le sol de sa queue.

Le temps de verser du café moulu dans la cafetière électrique et de l'allumer, Dixie avait terminé son repas. La chienne se posta près de la porte du jardin et aboya poliment.

Cora décrocha un manteau de la patère.

— Voyons si tu es capable de vider ton estomac aussi vite que tu le remplis. Je te préviens, ma jolie, il fait plus froid dehors que dans les caves de l'enfer, alors ne traîne pas.

Elle sortit dans la véranda et une nuée d'écharpes spectrales s'échappa de sa bouche, comme autant de démons chassés par un exorciste. Debout en haut des marches, elle surveilla Dixie Belle au cas où un ragondin mal luné aurait souhaité prolonger sa chasse nocturne.

Il était tombé plus de vingt centimètres de neige la veille, alors que l'hiver touchait à sa fin. En l'absence de vent, les pins avaient conservé leur manteau d'hermine. Cora avait pris le temps de déblayer un espace dans le jardin afin que Dixie ne soit pas obligée de creuser l'épaisse couche de poudreuse.

Ignorant les recommandations de sa maîtresse, Dixie arpenta longuement son territoire, la truffe collée au sol, histoire de déterminer quelles espèces animales étaient passées par là pendant la nuit.

Cora se fit la réflexion qu'on était mercredi, un jour d'école.

Elle avait beau se trouver en arrêt maladie depuis deux semaines, elle éprouva brièvement la sensation d'être en retard. Deux ans plus tôt, le Minnesota lui avait décerné le titre d'Enseignante de l'Année. Elle adorait son métier et les enfants lui manquaient.

Elle avait été contrainte au repos par la survenue brutale de migraines, parfois accompagnées d'odeurs nauséabondes qui l'assaillaient pendant cinq ou six heures d'affilée. Les céphalées s'estompaient peu à peu sous l'effet des médicaments et Cora, qui n'avait jamais été malade de sa vie, commençait à trouver le temps long.

Dixie Belle se décida enfin à soulager sa vessie avant de laisser derrière elle deux étrons que Cora se promit de ramasser plus tard à l'aide d'un sachet en plastique, une fois qu'ils seraient congelés.

De retour dans la maison, elle découvrit un étranger assis à la table de la cuisine, tranquillement installé devant une tasse de café. Coiffé d'un bonnet de laine, il avait ouvert la fermeture Éclair de son blouson en mouton retourné. Deux yeux d'un bleu de glace éclairaient ses traits durs.

Il ouvrit la bouche avant même que Cora ait pu pousser un cri ou manifester le désir de s'enfuir.

— Jouons au crime dans la tête, Cora.

— Très bien, acquiesça-t-elle, brusquement rassurée.

Après tout, elle le connaissait et c'était un gentil garçon. Il lui avait rendu visite à deux reprises au cours de la semaine précédente. Un très gentil garçon.

— Retirez donc votre manteau et accrochez-le au mur. Elle s'exécuta.

— Allons, Cora, venez vous asseoir.

Elle tira une chaise et prit place en face de lui.

Dixie, pourtant bonne fille en temps ordinaire, se retira dans un coin de la pièce et observa l'inconnu avec méfiance.

— Avez-vous rêvé la nuit dernière? s'inquiéta le gentil garçon.

— Oui.

— Le même rêve d'incendie?

— Oui.

— Un rêve agréable, Cora?

Elle hocha la tête, un sourire aux lèvres.

— Je traversais les flammes avec la plus grande quiétude, sans la moindre appréhension, c'était merveilleux.

— Vous ferez à nouveau ce rêve la nuit prochaine.

Un sourire illumina le visage de l'institutrice qui battit des mains.

— Tant mieux. J'adore ce rêve. Il me rappelle un songe que je faisais quand j'étais petite. Je volais comme un oiseau, sans la moindre appréhension de tomber.

— Le grand jour est pour demain, Cora.

— Le grand jour? Que doit-il se passer?

— Vous le saurez en vous levant.

Il vida sa tasse de café, se leva et repoussa sa chaise sous la table.

— *Auf Wiedersehen*, espèce de pétasse étique.

— Au revoir, répondit-elle.

Une guirlande de petites lumières dansa devant ses yeux, annonçant l'arrivée d'une migraine. Elle serra les paupières, anxieuse à l'idée de la douleur qui ne manquerait pas de l'assaillir, mais la crise passa.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, son mug vide l'attendait sur la table. Elle se leva et le remplit de café.

2

Un dimanche après-midi du mois de mars, Jane Hawk avait tué en état de légitime défense l'ami très proche qui avait été son mentor.

Trois jours plus tard, par un soir étoilé, elle se rendit à pied jusqu'à une maison qu'elle avait pris le temps de repérer un peu plus tôt au volant de sa voiture. Elle portait en bandoulière un sac de toile au contenu pour le moins suspect, et dissimulait dans un étui d'épaule, sous son manteau, un Colt .45 ACP volé.

Ce quartier résidentiel était anormalement calme en ces temps troublés où la rumeur du monde s'était métamorphosée en vacarme. Les poivriers sauvages murmuraient sous l'effet d'une légère brise qui agitait les feuilles des palmiers.

Une pancarte «À VENDRE» était fichée sur la pelouse mal entretenue de la maison. Les rideaux tirés confirmaient que l'endroit était inhabité et il était peu probable que l'agence immobilière ait pris la peine de brancher l'alarme, sachant que les anciens propriétaires avaient déménagé.

Même le mobilier de jardin avait disparu du patio. De faibles effluves de chlore s'échappaient de l'eau noire de la piscine dans laquelle se reflétait une lune décroissante.

Un mur crépi de blanc et des buissons de laurier protégeaient la propriété à la vue des voisins, si bien que personne n'aurait pu remarquer le manège de Jane, même en plein jour.

Armée d'un pistolet crocheteur LockAid acheté au marché noir, elle vint rapidement à bout du verrou de la porte arrière. Elle remisa l'outil dans son cabas en toile, ouvrit le battant et tendit l'oreille en découvrant une cuisine plongée dans l'obscurité.

Convaincue que la maison était déserte, elle s'avança, referma la porte derrière elle et enclencha le verrou avant de tirer de son cabas une torche qu'elle alluma afin d'examiner la pièce. Elle découvrit une cuisine dernier cri avec ses placards blancs, ses plans de travail en granit noir et ses équipements en inox.

Elle traversa plusieurs pièces vides aussi sombres que des cercueils en veillant à diriger le rayon de sa torche vers le bas, malgré les rideaux tirés.

Elle longea le mur de la cage d'escalier en montant à l'étage, dans l'espoir vain d'éviter que craquent les marches, et effectua un tour complet du premier afin de s'assurer qu'il n'y avait personne. La maison se trouvait au cœur d'un quartier prisé, toutes les chambres disposaient de leur propre salle de bains, mais l'atmosphère de vide qui régnait autour d'elle donna à Jane le sentiment d'un déclin entamé.

Après tout, peut-être cette impression tenait-elle moins aux chambres elles-mêmes qu'à l'appréhension qui ne la quittait plus depuis qu'elle savait ce que certains puissants réservaient à leurs concitoyens en cette ère de prouesses technologiques.

Elle déposa son sac au pied d'une fenêtre dans l'une des chambres donnant sur la rue, éteignit sa torche et écarta les rideaux. Au lieu de s'intéresser à la maison

située directement en face, elle étudia longuement la façade de la résidence voisine, d'architecture Craftsman.

Lawrence Hannafin y vivait en célibataire depuis le décès de sa femme, un an plus tôt. Le couple n'avait pas eu d'enfants et Hannafin, de vingt et un ans l'aîné de Jane à quarante-huit ans, était probablement seul ce soir-là.

Restait à déterminer si elle pourrait le convaincre de devenir son allié. Elle redoutait de se trouver en face d'un couard dépourvu de convictions qui s'empresserait de refuser sa proposition. La lâcheté était en passe de devenir le mal du siècle.

Il lui restait à espérer qu'à défaut d'être un ami, Hannafin ne se révèle pas un ennemi.

Jane avait œuvré sept ans durant au sein des unités 3 et 4 du département d'analyse du comportement du FBI. Dans le cadre d'enquêtes consacrées à des tueurs en série, elle avait donné la mort à deux reprises, chaque fois dans des situations désespérées. Au cours de la semaine écoulée, alors qu'elle s'était mise en congé du Bureau pour convenances personnelles, elle avait tué par trois fois en état de légitime défense, au point d'être désormais recherchée par toutes les polices, et l'idée même de tuer lui soulevait le cœur.

Au cas où Lawrence Hannafin n'aurait ni le courage ni l'intégrité qu'on lui prêtait, du moins Jane entretenait-elle l'espoir qu'il ne la dénonce pas aux autorités. Elle savait déjà qu'elle n'aurait droit à aucun avocat, à aucun procès. Elle en savait trop sur certaines personnes pour espérer mieux qu'une balle dans la tête. Ses adversaires avaient les moyens de lui réserver un sort bien pire. Ils pouvaient la briser, effacer sa mémoire, la priver de son libre arbitre, la transformer en esclave docile.

Jane se débarrassa de son manteau et de son holster, puis elle s'allongea à même le sol et s'endormit d'un mauvais sommeil, le pistolet à portée de main. Un coussin sur une banquette de fenêtre lui servait d'oreiller, mais elle ne trouva rien qui puisse faire office de couverture.

Ses rêves furent peuplés d'ombres furtives au milieu desquelles elle se débattait en tentant d'échapper à des mannequins malveillants qui avaient été des gens ordinaires avant de se transformer en robots prédateurs au regard vide.

Le réveil de sa montre la tira de ses songes une heure avant le lever du soleil.

Munie d'une brosse à dents et de dentifrice, elle gagna la salle de bains la plus proche. Elle posa sa torche allumée dans un coin de la pièce, approcha son visage du miroir et découvrit une femme à la mine creusée par les cauchemars.

De retour dans la chambre, elle écarta les rideaux de quelques centimètres et observa la maison d'Hannafin à l'aide de puissantes jumelles.

À en croire sa page Facebook, Lawrence Hannafin courait une heure tous les matins au lever du jour. Une lumière s'alluma au premier étage, puis une lueur diffuse s'échappa du vestibule. Hannafin, en short et chaussures de sport, un bandeau autour du front, émergea de la maison alors que les premières lumières du jour teintaient le ciel de rose.

Les yeux rivés à ses jumelles, Jane le vit verrouiller sa porte et glisser la clé dans une poche de son short.

Elle avait déjà observé la scène la veille à la même heure depuis sa voiture. Elle avait suivi discrètement Hannafin qu'elle avait vu tourner trois rues plus loin dans un dédale d'allées cavalières, au milieu des broussailles et des herbes folles. En tout, il s'était absenté soixante-sept

minutes, bien plus que ce dont elle avait besoin pour mener à bien sa mission.

4

Un matin comme un autre dans le Minnesota, avec un couvercle d'un gris terne en guise de ciel et, dans l'air figé par le froid, quelques flocons que l'on aurait dits échappés des dents serrées d'une tempête hésitante.

En bottes fourrées et pyjama, Cora Gundersun faisait cuire dans une poêle beurrée des tranches de pain de mie recouvertes de parmesan râpé, des œufs brouillés et du bacon Nueske's, le meilleur au monde, à la fois fin, croquant et goûteux.

Elle prit place à table avec son petit-déjeuner et parcourut le journal tout en donnant régulièrement des lanières de bacon à Dixie Belle, sagement assise à côté d'elle, qui accueillait chaque bouchée avec des jappements de reconnaissance.

Cora avait rêvé une fois de plus qu'elle traversait un mur de flammes devant un parterre de badauds émerveillés. Ce songe la laissait comme purifiée par un incendie divin.

Cela faisait plus de vingt-quatre heures qu'elle n'avait pas souffert de migraine, le répit le plus long qu'elle ait connu depuis que ses maux de tête s'étaient déclenchés. Elle avait envie d'y voir le signe que le mal inexplicable dont elle souffrait finissait par s'estomper.

Disposant de plusieurs heures pour prendre sa douche, s'habiller, et se rendre en ville où l'attendait sa mission, elle décida d'ouvrir le journal intime qu'elle tenait depuis quelques semaines. Elle rédigea chaque phrase d'une écriture parfaite et les lignes coulèrent de sa main sans interruption.

Après une heure de ce régime, elle reposa son stylo, referma le cahier et fit griller le reste du bacon, au cas où il s'agirait de la dernière fois qu'elle goûtait un tel délice. Quelle drôle d'idée. Nueske's commercialisait du bacon depuis des décennies, pourquoi l'entreprise mettrait-elle un terme à ses activités? La crise était passée par là, c'est vrai, et de nombreuses entreprises avaient mis la clé sous la porte, mais Nueske's était une institution.

Elle n'en dévora pas moins son bacon avec des tomates coupées en tranches et des toasts tout en veillant à partager son festin avec Dixie Belle.

5

Jane évita de traverser la rue en sortant de la maison vide. Elle commença par remonter le trottoir jusqu'au carrefour suivant, son sac à l'épaule, puis elle poursuivit sa route sur quelques dizaines de mètres, changea de trottoir et revint sur ses pas afin d'éviter que quelqu'un puisse voir de sa fenêtre d'où elle venait et où elle se rendait.

Arrivée devant le bâtiment de style Craftsman, elle gravit les quelques marches de pierre bordées de briques et avança dans une véranda fermée à ses deux extrémités par des treillis recouverts de glycines en boutons.

Elle sonna à trois reprises, sans obtenir de réponse.

Elle introduisit la lame flexible du LockAid dans la serrure et appuya sur la détente quatre fois jusqu'à ce que les goupilles soient toutes alignées.

Elle ouvrit la porte, avança dans la pénombre et appela d'une voix forte :

— Il y a quelqu'un?

Comme seul le silence lui répondait, elle referma la porte derrière elle.

Le mobilier et l'architecture des pièces composaient un ensemble harmonieux : des cheminées en ardoise ornées de céramiques, des meubles Stickley habillés de cotonnades ocre, des éclairages Arts & Craft, des tapis persans.

Du quartier à la taille de la maison en passant par la décoration, tout indiquait à Jane qu'Hannafin n'était pas le journaliste incorruptible qu'elle espérait. À une époque où la plupart des journaux papier étaient aussi maigres que des ados anorexiques, il ne devait pas toucher un salaire mirobolant, bien qu'étant attaché à la rédaction de l'un des principaux quotidiens de Los Angeles. Les seuls journalistes bien payés étaient ceux des journaux télévisés, et ceux-là méritaient autant le titre de journaliste que la qualification d'astronaute.

À sa décharge, Hannafin avait publié une demi-douzaine d'essais dont la moitié avaient figuré plusieurs semaines durant dans le bas de tableau des listes de best-sellers. Ces travaux sérieux, solidement documentés, lui avaient forcément rapporté de l'argent et il avait fort bien pu choisir de dépenser ses droits d'auteur dans l'aménagement de sa maison.

La veille, grâce aux ordinateurs en accès libre d'une bibliothèque de Pasadena, Jane n'avait eu aucun mal à s'introduire sur le site du fournisseur télécom d'Hannafin. Elle avait constaté qu'il disposait d'une ligne fixe, en plus de son abonnement portable, ce qui allait grandement lui simplifier la tâche. Elle avait pu accéder à son compte grâce à un système imaginé par Vikram Rangnekar, l'un des geeks du FBI. Vikram était aussi gentil que drôle, et il n'éprouvait aucun scrupule à s'affranchir des lois lorsque sa hiérarchie lui en donnait l'ordre. À l'époque où Jane travaillait encore pour le Bureau, elle avait pu constater que Vikram en pinçait pour elle, en toute innocence puisqu'elle était mariée. Elle-même n'avait jamais personnellement recouru à des procédés illégaux, ce qui ne l'avait pas empêchée de s'intéresser aux agissements plus ou moins licites du Bureau. Par curiosité, elle avait

demandé un jour à Vikram de lui dévoiler ses talents de hacker et le jeune homme, désireux de l'impressionner, avait accédé à sa requête sans rechigner.

Elle se demanda un instant si elle n'avait pas eu l'intuition ce jour-là que son existence était sur le point de basculer, au point de deviner qu'elle aurait un jour besoin de mettre en œuvre les enseignements de Vikram.

À en croire les archives de son fournisseur télécom, Hannafin disposait de quatre téléphones fixes chez lui : un dans sa chambre, un dans le salon, un dans la cuisine et un autre dans son bureau. Elle commença par le salon avant de terminer par la chambre, démontant à chaque fois la partie inférieure du téléphone afin d'y introduire un émetteur miniature doté d'un interrupteur qu'elle pourrait déclencher à distance le moment venu afin de disposer d'un mouchard.

Elle découvrit également dans la chambre un dressing qui ferait parfaitement l'affaire puisqu'il était équipé d'une porte à charnières, et non d'une cloison coulissante. Le battant, ouvert, était doté d'un verrou uniquement accessible de l'extérieur. Sans doute le maître de maison avait-il fait installer un coffre mural dans son dressing, à moins que la regrettée Mme Hannafin n'ait possédé des bijoux de valeur.

Hannafin possédait une collection impressionnante de vêtements de créateurs : des costumes Brunello Cucinelli, des cravates Charvet, des tiroirs pleins de pulls St. Croix. Jane dissimula un marteau sous une pile de chandails avant d'enfouir un tournevis dans la poche intérieure d'une veste de costume à fines rayures bleues.

Elle consacra dix bonnes minutes à fouiller au hasard les tiroirs des meubles qu'elle découvrait dans les différentes pièces de la maison, sans but particulier, afin d'avoir une idée plus précise de l'occupant des lieux.

Si elle repartait par l'entrée principale, la porte se refermerait automatiquement derrière elle et elle ne pourrait pas la verrouiller, si bien qu'Hannafin comprendrait tout

de suite que sa maison avait été visitée en son absence. Elle choisit donc de passer par la buanderie qui reliait la maison au garage. Même si Hannafin constatait que le verrou n'était pas enclenché, il penserait à un oubli de sa part. Quant à la petite porte du garage donnant sur le jardin, elle était équipée d'un pêne dormant qui se referma automatiquement lorsqu'elle tira le battant derrière elle.

6

De retour dans la maison à vendre qui lui servait de refuge temporaire, Jane s'autorisa à allumer la lumière dans la salle de bains principale à présent que le soleil du matin assurait son anonymat.

Le visage qu'elle vit dans le miroir n'était pas celui qu'elle connaissait. Après toutes les épreuves traversées depuis quatre mois, elle se sentait usée par la peur, rongée par le chagrin, minée par l'inquiétude. Bien qu'elle se soit coupé les cheveux et qu'elle les ait teints en châtain, elle n'était pourtant pas si différente de la jeune femme de vingt-sept ans aux yeux clairs, pleine de fraîcheur, qu'elle était avant le début de ce cauchemar.

Entre autres accessoires, son cabas de toile contenait une longue perruque blonde qu'elle enfila avant de la brosser et de la ramener en queue de cheval à l'aide d'une pince, puis elle se coiffa d'une casquette de baseball. Avec son jean, son pull et le manteau ample qui dissimulait le pistolet qu'elle portait au niveau de l'épaule, elle serait passée inaperçu dans la rue si la presse et la télévision n'avaient pas abondamment diffusé son portrait, au point de rendre son visage aussi familier que celui d'une vedette du petit écran.

Elle aurait pu se déguiser mieux, mais il était important que Lawrence Hannafin comprenne très vite à qui il avait affaire.

Elle se planta devant la fenêtre de la chambre et attendit le retour du journaliste. Un coup d'œil à sa montre lui indiqua que sa séance de jogging quotidienne avait duré soixante-deux minutes.

En tant qu'auteur à succès et que journaliste d'investigation, il pouvait s'autoriser à travailler chez lui de façon régulière, de sorte que rien ne l'obligeait à se changer, mais il était probable qu'il souhaiterait prendre une douche et Jane lui accorda dix minutes avant de lui rendre une petite visite.

7

Hannafin est veuf depuis un an, mais il lui reste des réflexes de l'époque où il ne vivait pas seul. Il lui arrive encore régulièrement d'appeler machinalement Sakura lorsqu'il rentre chez lui. Le silence lui répond et il reste immobile quelques instants, paralysé par l'absence de sa femme.

De façon irrationnelle, il se demande parfois si elle est bien morte. Il se trouvait en reportage loin de la Californie lorsqu'elle a été victime d'une crise d'allergie. Incapable de voir sa dépouille, il a demandé que le corps soit incinéré, si bien qu'il se retourne parfois, convaincu qu'il va découvrir sa silhouette et son visage souriant derrière lui.

Sakura. Un mot japonais qui signifie *fleur de cerisier*. Un prénom qui convenait mieux à sa beauté délicate qu'à son caractère bien trempé...

Hannafin a profondément changé lorsqu'il l'a rencontrée, frappé par son intelligence et sa douceur. Mû par ses encouragements discrets, mais appuyés, il a trouvé

en lui le courage d'écrire les ouvrages dont il rêvait secrètement jusque-là. D'une timidité inhabituelle pour un journaliste, il s'est laissé convaincre par sa femme de sortir de sa «coquille de tortue triste», comme elle disait, afin de s'ouvrir à de nouvelles expériences. Avant de la connaître, il ne s'intéressait guère à ses tenues, pas plus qu'il n'appréciait les vins fins. Elle a fait son éducation, jusqu'à le transformer en un homme élégant et moderne au bras duquel elle était fière de s'afficher.

Après son décès, il a retiré toutes les photos qui les représentaient ensemble et que Sakura avait disposées un peu partout à travers la maison dans des cadres d'argent. Ces portraits continuent de le hanter, de même qu'elle continue d'habiter la plupart de ses nuits.

— Sakura, Sakura, Sakura, murmure-t-il dans le silence feutré de la maison avant de monter prendre une douche au premier étage.

Sa femme était une adepte du jogging, c'est elle qui l'a poussé à courir de façon qu'il reste aussi en forme qu'elle, avec la perspective de vieillir ensemble en bonne santé. Au début, courir sans Sakura lui a paru impossible, des souvenirs l'assaillaient, tels des fantômes, à chaque tournant des parcours qu'ils effectuaient de concert. Très vite, il a compris qu'arrêter de courir relevait de la trahison, qu'elle continuait de parcourir inlassablement ces mêmes sentiers sans parvenir à rentrer chez eux, dans cette maison autrefois pleine de vie. Depuis, il a le sentiment qu'elle l'attend dans l'espoir de le voir passer devant elle, de savoir qu'il se porte bien et reste fidèle au régime qu'elle avait instauré pour eux.

Si jamais Hannafin s'avisait d'en parler au journal, on l'accuserait ouvertement d'être un pleurnichard, et il se murmurerait des reproches pires encore derrière son dos. Il n'y a plus de place pour le moindre sentimentalisme dans le journalisme actuel, sauf lorsqu'il est question de politique.

Il se glisse sous la douche et règle la température de l'eau à la limite de se brûler. Il n'utilise pas de savon ordinaire

car Sakura lui a expliqué que c'était mauvais pour la peau, il se lave avec du gel You Are Amazing. Son shampooing à l'œuf et au cognac est estampillé Hair Recipes et il se sert d'un après-shampooing à l'huile d'argan. Autant de rites qui lui paraissaient efféminés quand Sakura était en vie, et dont il a cessé d'avoir honte. Il se souvient des douches prises ensemble, il entend résonner dans sa tête le rire cristallin de sa femme lors de ces moments d'intimité.

Le miroir de la salle de bains est couvert de buée lorsqu'il sort de la douche, et il ne distingue qu'une silhouette floue enrobée dans une serviette éponge, sans avoir le sentiment qu'il s'agit de lui. Essuyer le miroir laisserait des traces, il préfère que la buée s'évapore seule et franchit le seuil de sa chambre entièrement nu.

Il découvre une femme assise dans l'un des deux fauteuils de la pièce. On la croirait sortie des pages du magazine *Vogue*, malgré ses chaussures Rockport usées, son jean, son pull à deux sous et son manteau d'une sous-marque quelconque. Elle est aussi belle que le mannequin de la publicité pour le parfum Black Opium, à ceci près qu'elle est blonde.

Il reste interdit pendant quelques instants, persuadé que son cerveau lui joue des tours.

Elle tend le doigt en direction du peignoir qu'elle a pris la précaution de sortir du dressing avant de le poser sur le lit.

— Enfilez ceci et asseyez-vous, lui ordonne-t-elle. Nous allons avoir une petite discussion.

8

La dernière tranche avalée, Cora Gundersun s'aperçut avec étonnement qu'elle avait dévoré une livre entière de bacon, moins les quelques lanières concédées à son

chien. Tant de gourmandise aurait dû la plonger dans la honte, voire la rendre physiquement malade, mais il n'en était rien. Elle trouvait même cette gloutonnerie parfaitement normale.

En temps ordinaire, elle aurait pris le temps de laver et sécher la vaisselle avant de tout ranger, mais elle estima ce matin-là que ce serait gâcher un temps précieux. Elle abandonna son assiette et ses couverts sales sur la table et ne s'inquiéta pas davantage de la poêle pleine de graisse sur le gaz.

Tout en se léchant les doigts, elle reporta son attention sur son journal intime. Curieusement, elle n'avait aucun souvenir des lignes qu'elle venait de rédiger. Perplexe, elle repoussa son assiette et tira le cahier à elle sans oser en soulever la couverture.

À la sortie de l'université deux décennies plus tôt, elle avait voulu se lancer dans une carrière d'écrivain à succès. Avec le recul, elle comprenait combien ce rêve était enfantin. La vie écrase nos fantasmes aussi sûrement que les presses hydrauliques transforment les épaves de voitures en cubes de tôle dans les casses automobiles. Cora avait besoin de gagner sa vie, elle s'était lancée dans l'enseignement, et son désir d'être publiée avait fini par s'émousser.

Elle n'aurait pas su dire ce qu'elle avait écrit dans son journal ce matin-là, mais ce trou de mémoire ne la troublait guère. Elle préférait écouter la petite voix qui lui conseillait d'éviter de se relire, de peur d'être déprimée par la qualité de sa prose.

Elle repoussa le cahier sans avoir cherché à en lire le contenu et posa les yeux sur Dixie Belle, assise à côté de sa chaise. Le teckel releva la tête et ses deux iris de couleurs différentes, un ovale bleu pâle et un autre brun foncé, se fixèrent sur le visage de sa maîtresse.

Les chiens avaient généralement tendance à observer leurs maîtres avec une affection mêlée de pitié, comme s'ils devinaient leurs peurs et leurs espérances les plus

intimes, mais aussi les secrets de la vie comme les coups du sort. S'ils avaient été doués de parole, ils se seraient appliqués à les rassurer.

Dixie observait si bien Cora que l'institutrice en fut profondément affectée. Elle sentit monter en elle une vague de tristesse, doublée d'une crainte existentielle qu'elle connaissait trop bien. Elle tendit la main afin de caresser la tête du teckel. Lorsque Dixie lui lécha les doigts, elle sentit ses yeux s'embuer.

— Qu'est-ce qui m'arrive, ma petite chérie? Je ne sais pas ce que j'ai, mais je ne vais pas bien.

La petite voix dans sa tête lui conseilla de rester calme et de ne pas s'inquiéter, de se préparer à ce qui l'attendait ce jour-là.

Ses pleurs se tarirent.

L'horloge lumineuse du four lui indiqua l'heure: 10h31.

Il lui restait une heure et demie avant de se rendre en ville. Tant d'attente la rendait étrangement nerveuse, si bien qu'elle éprouva le besoin de s'occuper afin de ne plus penser à... À quoi, en vérité?

Elle ouvrit son journal d'une main tremblante, trouva une page vierge, prit son stylo, et son angoisse s'évapora dès les premiers mots. Emportée par une sorte de transe, Cora enchaîna les phrases de son écriture modèle, sans jamais se relire, sans même réfléchir à ce qu'elle écrivait, uniquement préoccupée de calmer ses nerfs.

Dixie jappa discrètement afin d'attirer son attention, debout sur ses pattes arrière, ses pattes de devant posées sur le siège.

— Du calme, la rassura Cora. Ne t'inquiète pas. Tu ferais mieux de te préparer à ce qui nous attend.

Le premier choc passé, Lawrence Hannafin, gêné par sa nudité, s'empressa d'attraper son peignoir. Il l'enfila prestement, serra la ceinture autour de ses reins et retrouva un semblant d'assurance.

— Qui êtes-vous?

— Asseyez-vous, lui ordonna Jane d'une voix décidée qu'elle avait veillé à ne pas rendre menaçante.

Le journaliste, habitué à ne pas s'en laisser conter, acheva de se reprendre.

— Comment vous êtes-vous introduite ici? s'enquit-il. Vous êtes manifestement entrée par effraction.

— Je suis entrée sans autorisation, plus exactement, le corrigea-t-elle.

Elle écarta les pans de son manteau de sorte qu'il voie son arme.

— Asseyez-vous, Hannafin, insista-t-elle.

Il s'approcha à regret du second fauteuil.

— Sur le lit, précisa-t-elle, peu soucieuse qu'il s'approche d'elle.

Elle détecta dans ses yeux vert de jade l'ombre d'une hésitation. S'il eut brièvement l'intention de se ruer sur elle, il y renonça rapidement et se posa sur le bord du lit.

— Il n'y a pas d'argent dans cette maison.

— Ai-je l'air d'une cambrioleuse?

— Je ne sais pas de quoi vous avez l'air.

— En revanche, vous savez *qui* je suis.

Il fronça les sourcils.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

Elle retira sa casquette et attendit.

Il l'observa avec une mine intriguée avant d'écarquiller les yeux.

— Vous êtes cette fille du FBI. Ou plutôt cet ancien agent du FBI que tout le monde recherche. Jane Hawk.

— Que pensez-vous de toute cette histoire?

— Quelle histoire?

— Toutes ces conneries qui circulent sur mon compte à la télé et dans les journaux.

En dépit des circonstances, l'âme du reporter reprit le dessus chez lui.

— Que devrais-je en penser?

— Vous y croyez?

— Si je croyais toutes les idioties que colportent les médias, je ne serais pas journaliste.

— Vous pensez vraiment que j'ai tué ces deux types la semaine dernière? Ce spécialiste du Dark Web et ce ténor du barreau de Beverly Hills?

— Si vous me dites que vous n'y êtes pour rien, je suis tout disposé à vous croire, mais vous allez devoir me convaincre.

— Non, je les ai effectivement tués tous les deux, répliqua-t-elle. J'ai également abattu un certain Nathan Silverman, mon ancien chef qui était avant tout un ami proche. Je l'ai tué pour l'empêcher de souffrir plus longtemps, mais ils ont soigneusement veillé à ce que personne n'en parle.

— Qui ça, *ils*?

— Certains responsables du FBI et du ministère de la Justice. Je suis en mesure de vous fournir matière à un article majeur.

Le regard du journaliste restait aussi impénétrable que celui d'un bouddha de jade. Il laissa s'écouler un silence méditatif avant de réagir.

— Laissez-moi chercher un carnet et un stylo, que je prenne des notes.

— Ne bougez pas. Commençons par discuter un peu, il sera toujours temps ensuite de voir pour le carnet et le stylo.

Hannafin s'était contenté de s'éponger les cheveux à l'aide d'une serviette et des gouttes d'eau s'écoulaient le long de son front et de ses tempes. Ou peut-être s'agissait-il de gouttes de transpiration.

Il affronta le regard de son interlocutrice.

— Pourquoi moi? demanda-t-il après un silence.

— Rares sont les journalistes auxquels j'accorderais ma confiance. Les quelques représentants de la jeune génération que j'ai pu voir sont tous morts subitement. Ce n'est pas votre cas.

— Vous vous adressez à moi uniquement parce que je suis vivant?

— Vous avez rédigé un long portrait de David James Michael.

— Le milliardaire de la Silicon Valley.

Michael avait hérité d'une importante fortune qui n'avait rien à voir avec la Silicon Valley, mais il s'était enrichi plus encore en investissant dans les biotechnologies. Tout ce qu'il touchait se transformait en or.

— J'ai trouvé votre portrait équilibré, reprit Jane.

— Je m'efforce de rester objectif.

— Cela ne vous a pas empêché de vous montrer également caustique.

Il haussa les épaules.

— Michael est un philanthrope aux idées progressistes qui a la tête sur les épaules. C'est un type charmant et intelligent, mais je n'ai pas aimé l'homme. Je n'avais aucune raison de supposer qu'il était différent de l'image qu'il affichait, mais le propre d'un journaliste digne de ce nom est d'avoir de l'intuition.

— Michael a investi dans un centre de recherches de Menlo Park, Shenneck Technologie. Il a ensuite monté avec Bertold Shenneck une start-up baptisée Far Horizons.

Hannafin attendit qu'elle continue. Voyant qu'elle restait silencieuse, il hocha la tête.

— Shenneck et sa femme Inga sont morts dimanche dernier dans l'incendie de leur ranch de la Napa Valley.

— Non, ils ont été abattus. Cette histoire d'incendie était une simple couverture.

N'importe quel individu, aussi maître de lui-même soit-il, laisse filtrer ses émotions à un moment ou un autre. C'est le cas des joueurs de poker. Un battement

de paupières, une veine qui se gonfle au niveau de la tempe, une façon de s'humecter les lèvres, il existe mille et une façons de se trahir. Jusqu'à présent, Jane n'avait pas trouvé de symptôme parlant chez Hannafin.

— C'est également vous qui les avez tués?

— Non, mais ils méritaient amplement leur sort.

— En somme, vous êtes à la fois juge et juré.

— On ne m'achètera pas comme un juge, et je ne me laisserai pas berner comme les membres d'un jury populaire. Quoi qu'il en soit, Bertold Shenneck et sa femme ont été tués parce que Far Horizons, c'est-à-dire ce charmant David James Michael, n'avait plus besoin d'eux.

Il plongea un instant ses yeux dans le regard de la jeune femme, à la recherche de la vérité. Il se leva brusquement.

— Bon sang, mademoiselle, j'ai besoin de prendre des notes.

Jane sortit son Colt .45.

— Asseyez-vous.

Il s'immobilisa sans se rasseoir pour autant.

— Je ne peux tout de même pas me fier uniquement à ma mémoire.

— Et moi je ne peux pas me fier à vous. Pas encore, tout du moins. Asseyez-vous.

Il obtempéra de mauvaise grâce. La présence du pistolet n'avait pas semblé l'émouvoir. Les perles qui ruisselaient de son front étaient plus sûrement l'eau de la douche que de la transpiration.

— Vous savez ce qui est arrivé à mon mari, reprit Jane.

— On en a parlé aux informations. Un Marine d'exception qui s'est suicidé il y a quatre mois.

— Non, il a été assassiné.

— Par qui?

— Bertold Shenneck, David James Michael et tous les salopards associés à Far Horizons. Le terme nanomachine vous parle-t-il?

Hannafin afficha sa surprise de la voir changer brusquement de sujet de conversation.

— Les nanotechnologies? Ce sont des machines microscopiques constituées de quelques molécules. Il existe à ce jour quelques applications concrètes, mais le principe reste essentiellement au stade de la science-fiction.

— Pas du tout, le contredit-elle. Bertold Shenneck a mis au point des nanomachines que l'on injecte dans le système sanguin d'un individu à l'aide d'un sérum contenant des centaines de milliers de particules microscopiques. Une fois franchies les barrières du cerveau grâce aux capillaires, elles s'assemblent à l'intérieur du tissu cérébral et forment un réseau indépendant.

— Un réseau indépendant? répéta Hannafin, le front barré d'un pli dubitatif. Un réseau de quelle nature?

— Un mécanisme de contrôle.